

Gilbert LAZARD ☆

Du nouveau sur les origines de la langue persane

1. On sait, depuis les travaux de J. Darmesteter il y a cent ans, que le persan est le descendant du moyen-perse et plus lointainement du vieux-perse, c'est-à-dire que, par une évolution progressive et naturelle, le vieux-perse des temps achéménides est devenu le moyen-perse de l'époque sassanide, puis, dans les premiers siècles islamiques, le persan, qui s'est glorieusement illustré et perpétué jusqu'à nos jours.

A l'origine le perse était seulement la langue des Perses, qui n'étaient qu'un peuple iranien parmi beaucoup d'autres, Mèdes, Parthes, Sogdiens, etc. Les Perses se sont installés dans la province à laquelle ils ont donné son nom, le Fârs, et la langue perse est devenue celle de cette région. Dans d'autres régions du plateau iranien on parlait d'autres langues, mède, parthe, bactrien, sogdien, chorasmien, etc. Mais, du fait de la suprématie politique des Perses, sous les Achéménides d'abord, sous les

* Pour une biobibliographie sommaire du professeur Gilbert LAZARD, nos lecteurs voudront bien se référer à la fin de cet article (pp. 17-18).

Sassanides ensuite, la langue perse s'est peu à peu imposée comme la langue commune d'un territoire de plus en plus vaste. Faute de documents nous ne pouvons guère suivre ce mouvement dans l'Iran préislamique. On sait qu'au début de l'époque sassanide le Khorassan était le domaine de la langue parthe et l'on suppose que c'est dans les siècles suivants que le perse s'y est implanté avec des garnisons militaires chargées de garder les frontières du royaume, et qu'il s'y est peu à peu substitué au parthe.

Après la conquête arabe nous voyons le persan solidement installé sur l'ensemble du plateau. Très probablement la progression des armées musulmanes vers le nord-est et l'est a contribué à le répandre. L'extension du califat en Asie centrale et sur le territoire de l'actuel Afghanistan l'y a établi comme langue véhiculaire, et c'est à l'opposé de son lieu d'origine, dans l'extrême nord-est, en Transoxiane, que la littérature persane prend son premier et brillant essor.

Au cours de ce mouvement vers le nord et l'est cette langue commune a subi l'influence des langues et dialectes qu'elle rencontrait et qu'elle remplaçait progressivement. C'est ainsi qu'on trouve dans le persan beaucoup de mots que leur aspect phonétique dénonce comme n'étant pas originellement des mots perses, mais des mots provenant d'un autre dialecte irano-aryen, généralement le parthe, parfois le sogdien, probablement d'autres encore. En conséquence le persan se distingue du moyen-perse, son prédécesseur immédiat (son «père», si l'on veut), non seulement par le fait qu'il représente un état de langue plus évolué, mais aussi par d'importantes différences de vocabulaire.

Ce phénomène a parfois des effets curieux. W.B.Henning¹ cite en parallèle deux versions d'un même hymne manichéen, l'une en parthe, l'autre en moyen-perse. Quiconque est familier avec le persan est frappé, à la lecture de ces deux textes, par le fait

1. W.B.Henning, «Mitteliranisch», dans B.Spuler, éd., *Handbuch der Orientalistik*, 1. Abt., 4.Bd., 1. Abschnitt, Leiden, 1958, pp. 103-104.

suisant. La syntaxe du texte moyen-perse est indéniablement plus proche de celle du persan, mais en revanche le vocabulaire du texte parthe coïncide plus souvent avec le vocabulaire usuel en persan. Voici quelques exemples: mp. *dryst wys* 𐭢𐭣𐭥𐭥 (litt. «entre en santé»), pth. *drwd 𐭠br tw* «salut à toi»; mp. *bšnywm*, pth. *mn tn* «mon corps»; mp. *dys*, pth. *cyrg* «forme» (pn. *cehre*); mp. *rwc g*, pth. *rwsn* «lumineux»; mp. *𐭠bz 𐭠r*, pth. *wzrg* «grand, puissant»; etc.

2. Nous n'avons pas le moyen de suivre le processus par lequel le moyen-perse ou le persan s'est ainsi chargé de mots empruntés. Mais il est certain que, en s'étendant vers le nord et l'est, il s'est diversifié selon les régions. Aujourd'hui encore il est facile (malgré les effets unificateurs de la radio et autres moyens de communication modernes) de distinguer des formes locales de la langue commune. Les différences sont notables non seulement entre le persan de Téhéran, celui de Caboul et le tadjik de Dušanbe, mais, par exemple, entre les parlers populaires de Méched, de Qâyen, de Birjand, de Zâbol, de Kermân, etc.

Ces variations dialectales sont anciennes. Elles se manifestent sporadiquement dans les plus vieux monuments de la langue persane. De nombreux textes anciens abondent en mots dialectaux, que les éditeurs de ces textes ont généralement relevés avec soin. C'est ainsi qu'on peut entrevoir certaines variétés dialectales (j'en ai jadis signalé quelques-unes²). On parlait à Hérat une langue marquée par des particularités bien caractéristiques, qui ont frappé même les contemporains. D'autre part Rudaki et ses compatriotes de Transoxiane ont employé des mots qui subsistent dans le tadjik moderne, mais que les Iraniens de l'ouest au V^e/XI^e siècle ne comprenaient pas: c'est pourquoi Asadi les a expliqués dans son *Loqat-e fors*.

Les renseignements qu'on peut obtenir de cette manière sont

2. G.Lazard, «Dialectologie de la langue persane d'après les textes des X^e-XI^e siècles ap.J.-C.», *Revue de la Faculté des Lettres de Tabriz* 13/2 (1340/1961), pp. 129-145 et 241-258.

cependant limités, et ceci pour deux raisons. La première est que la plupart des textes sont normalisés, c'est-à-dire que les copistes des siècles ultérieurs, en un temps où la langue classique était bien fixée et unifiée, ont éliminé les formes qui leur paraissaient archaïques ou dialectales et les ont remplacées par les formes du persan classique. Ceci s'est produit surtout dans les textes proprement littéraires, qui sont restés longtemps goûtés des lecteurs et ont par conséquent été beaucoup copiés. C'est pourquoi les particularités dialectales apparaissent surtout dans des ouvrages rares, qui furent appréciés dans leur temps, puis ont été négligés et oubliés et qui sont donc conservés, quand ils le sont, dans des manuscrits anciens: ce sont le plus souvent des traités scientifiques, des commentaires du Coran, etc.

La deuxième raison pour laquelle les vieux textes ne nous renseignent que partiellement sur la dialectologie du persan est que les plus anciens (IV^e-V^e/X^e-XI^e siècles) émanent presque tous des mêmes régions, Khorassan et Transoxiane: ils ne reflètent donc que les variétés dialectales de ces régions, variétés qui sont voisines les unes des autres, et ils ne nous apprennent rien, ou à peu près, de celles qui étaient en usage dans l'ouest et le sud.

3. Mais ici une autre source s'offre heureusement à nous: c'est le judéo-persan. On appelle de ce nom les textes en persan écrits par les juifs iraniens en caractères hébreux. Il en existe toute une littérature qui commence tôt. Ce sont soit des documents privés (le plus ancien daté est du IV^e/X^e siècle) soit surtout des textes religieux, traductions et commentaires de la Bible. Ils sont d'un extrême intérêt pour l'historien de la langue.

D'une part en effet, l'écriture hébraïque étant bâtie sur des principes un peu différents de ceux de l'écriture arabe, elle reflète certains détails de prononciation que l'écriture arabe ne laisse pas paraître. D'autre part et surtout les textes judéo-persans anciens comprennent un grand nombre de particularités de langue totalement ignorées non seulement du persan classique, mais aussi de la langue des anciens textes en écriture arabe. Ces particularités ont attiré l'attention des spécialistes dès le siècle

dernier: des savants tels que, par exemple, Horn et Nöldeke, n'ont pas manqué de s'y intéresser. Ils ont remarqué notamment que beaucoup d'entre elles, et en particulier un grand nombre de mots se retrouvent en moyen-perse mazdéen: le judéo-persan ancien a des affinités évidentes avec le pehlevi.

Après des décennies de sommeil, l'étude du judéo-persan a aujourd'hui repris activement. De nouvelles découvertes ont confirmé les observations faites autrefois. Mais comment interpréter ces observations? S'agit-il de traits propres au parler d'une minorité religieuse? Y avait-il un «persan juif» distinct du «persan musulman»? Absolument pas. Il se trouve seulement que les communautés juives d'où émanent ces textes, habitaient des régions fort éloignées de celles qui ont produit les premiers textes en écriture arabe et que par conséquent leurs écrits reflètent des variétés de persan toutes différentes. Divers indices, notamment des rapprochements avec l'ancien dialecte de Chiraz, m'ont conduit il y a près de vingt ans à conclure que les particularités linguistiques des textes judéo-persans anciens sont tout simplement celles des formes de persan parlées à cette époque dans le sud-ouest, Fârs et Khouzestan³.

4. Cette conclusion est aujourd'hui confirmée par une découverte de grande importance. Je veux parler du *Qor'ân-e Qods*, traduction du Coran publiée (magnifiquement) par M.A.Ravâqi d'après un manuscrit de Méched⁴.

Cette traduction, qui n'est pas datée (le manuscrit est mutilé au début et à la fin), mais que je serais enclin à rapporter à la fin du V^e/XI^e siècle ou au début du suivant, est rédigée dans un persan étrange, qui abonde en particularités de toute sorte. Il est évident

3. G.Lazard, «La dialectologie du judéo-persan», *Studies in bibliography and booklore* (Cincinnati) 8 (1968), pp. 77-98, et «Le judéo-persan ancien entre le pehlevi et le persan», *Transition periods in Iranian history, Actes du symposium de Fribourg-en-Brisgau* (22-24 mai 1985) (= *Studia Iranica*, Cahier 5), 1987, pp. 167-176.

4. A.Ravâqi, éd., *Qor'ân-e Qods*, t.I-II, Téhéran, [1364-65/1985-86].

que l'auteur, loin de toute préoccupation littéraire, n'a pensé qu'à instruire ses coréligionnaires en employant le langage qui leur était le plus intelligible: il a écrit comme il parlait avec eux, dans le langage de tous les jours. Ce persan étrange n'est que le reflet écrit d'un parler local.

M.A.Ravâqi ayant eu l'amabilité de me communiquer un exemplaire d'un fascicule de spécimen qu'il a diffusé en 1984, avant de publier l'ensemble du texte, j'ai pu l'examiner en détail, et, d'après divers indices, conclure que ce texte émane du Sistan ou d'une région voisine⁵. Lorsqu'a paru le premier volume du texte, avec la substantielle introduction de M.Ravâqi, j'ai eu le plaisir de constater que, avec des arguments partiellement différents des miens, il aboutissait à la même conclusion. On peut donc tenir pour acquis que cette traduction du Coran représente le persan parlé au temps de son auteur dans le Sistan ou au voisinage.

Or on constate, et ceci est du plus haut intérêt, que les particularités linguistiques de ce texte non seulement ne se retrouvent, sauf rarissime exception, dans aucun des autres textes anciens en écriture arabe, mais en outre qu'elles coïncident en grande partie avec celles qu'on relève en judéo-persan. L'une des plus notables est l'abondance de mots ignorés du persan classique (et préclassique), mais bien connus en pehlevi. Certes la nuance dialectale du *Qor'ân-e Qods* n'est pas identique au judéo-persan, ou plutôt elle n'est identique à aucune de celles que manifestent les textes judéo-persans, car le judéo-persan n'est pas unitaire et il reflète des parlers différents, quoique proches les uns des autres. Cependant il n'est pas douteux que ces diverses nuances et la langue du Coran sistaniens sont autant de variétés d'un même ensemble dialectal qui s'oppose en bloc à celui qu'illustre la masse des autres textes en écriture arabe.

5. On peut donc se représenter de la façon suivante la situation

5. G.Lazard, «Lumières nouvelles sur la formation de la langue persane: une traduction du Coran en persan dialectal», sous presse.

dans les premiers siècles islamiques. Le persan parlé se divisait en deux grands dialectes (dont chacun comprenait d'ailleurs un grand nombre de variétés locales). L'un couvrait tout le sud, du Khouzestan au Sistan: c'est celui du judéo-persan ancien et du *Qor'ân-e Qods*. L'autre occupait le Khorassan et s'était répandu en Transoxiane et dans le nord de l'actuel Afghanistan: il est représenté par les plus anciens monuments littéraires en écriture arabe.

Cette situation s'était établie par un double mouvement d'extension du dialecte perse devenant langue commune de l'aire irano-aryenne. L'un, commencé peut-être très anciennement, l'avait, à partir du Khouzestan et du Fârs, étendu progressivement vers l'est. L'autre, d'époque sassanide, l'a installé au Khorassan, puis, peut-être seulement avec la conquête islamique, transporté vers le nord-est et l'est.

Le persan parlé méridional était resté très proche du moyen-perse dans sa phonétique, sa grammaire et son vocabulaire. Celui du nord-est avait évolué plus vite sur certains points de sa structure, et il avait remplacé beaucoup de mots par des emprunts aux anciens dialectes locaux. Dans ces conditions on comprend que la langue des textes judéo-persans et du *Qor'ân-e Qods* frappe par l'abondance de mots et de tours identiques à ceux du pehlevi. Cette langue est en effet la continuation directe du moyen-perse sur son territoire propre, le sud de l'Iran. En revanche celle des autres écrits anciens en caractères arabes s'écarte davantage du pehlevi. Elle se fonde en effet sur des parlers issus de l'idiome perse transporté sur des territoires lointains, où il a supplanté les langues indigènes qui l'ont en retour influencé.

6. EbnolMoqaffa', dans une notice célèbre⁶, mentionne parmi les langues de l'Iran (à l'époque sassanide) le *pahlavi*, le *pârsi* et le *dari*. Les nouvelles données évoquées ci-dessus et les conclusions

6. G.Lazard, «*Pahlavi, pârsi, dari: les langues de l'Iran d'après Ibn al-Muqaffa'*», *Iran and Islam, in memory of the late V.Minorsky*, Edimbourg, 1971, pp. 361-391.

auxquelles elles mènent permettent de mieux entendre ce qu'il dit.

Il n'y a pas lieu de nous étendre ici sur le *pahlavi*. Disons seulement qu'il désigne certainement la langue parthe et non pas ce qu'on appelle traditionnellement le pehlevi.

«Le *pârsi*, dit Ebn olMoqaffa', est la langue que parlaient les mowbads, les savants et leurs semblables; c'est la langue des gens du Fârs.» La langue des savants et des prêtres est sûrement le moyen-perse littéraire, que nous appelons le pehlevi. Quant à la langue des gens du Fârs, à la fin de l'époque sassanide, elle ne devait pas être bien différente de celle qui y était parlée dans les premiers siècles islamiques, c'est-à-dire de notre persan méridional. Or nous savons maintenant que ce persan méridional, dans sa grammaire et son vocabulaire, était resté très proche du pehlevi. Dès lors cette double identification du *pârsi* comme langue des savants et comme langue du Fârs, un peu surprenante au premier abord, devient intelligible. On peut imaginer qu'EbnolMoqaffa' a tout simplement considéré le parler du Fârs et le pehlevi littéraire comme deux variétés stylistiques de la même langue dite *pârsi*.

Reste le *dari*. «Le *dari*, dit notre auteur, est la langue des villes de Madâen; il était parlé par ceux qui étaient à la cour du roi; [son nom] se rapporte à la présence à la cour; parmi les langues des gens du Khorassan et de l'Orient c'est celle de Balx qui y domine.» Ce renseignement est assez énigmatique. Le *dari* était la langue de la cour (*dar* «la Porte») et de la capitale. Ceci est clair. Quelle était cette langue parlée à la cour? Ce ne pouvait guère être autre chose qu'une forme quotidienne du moyen-perse, c'est-à-dire un moyen-perse déjà tout proche du persan parlé. Mais alors en quoi se distinguait-il de «la langue du Fârs»? Et voilà en outre qu'on nous dit, en des termes assez obscurs, que cet idiome de la capitale était usuel aussi dans le Khorassan et à Balkh! Comment concilier tout cela?

Ce que nous savons maintenant de la dialectologie du persan préclassique suggère une solution tentante. Le nom de *dari* ne désignerait-il pas le persan du nord-est, ou plutôt son prédécesseur immédiat? En effet que pouvaient bien être ces

«langues des gens du Khorassan» si ce n'est les variétés locales de ce persan du nord-est? En outre les deux dialectes du persan ancien se révèlent assez divergents pour qu'on puisse admettre que les usagers leur aient donné des noms différents. *Pârsi* serait le nom du dialecte du sud, *dari* le nom de celui du nord et de l'est.

Une difficulté subsiste pourtant: comment cette langue du nord-est pouvait-elle être aussi celle de la capitale? Il faut supposer:

1) que le parler qui s'est répandu dans l'est est celui qui était en usage à Ctésiphon, la capitale, ce qui n'a rien d'in vraisemblable;

2) que ce parler de la capitale était déjà différencié profondément de celui du sud et qu'une frontière dialectale bien marquée séparait la région de Ctésiphon et le Khouzestan, ce qui est un peu surprenant.

Faute d'information plus circonstanciée, nous sommes réduits aux conjectures. Mais, quoi qu'il en soit, l'hypothèse est séduisante.

Ainsi s'éclairent peu à peu les conditions dans lesquelles s'est constituée la langue commune et littéraire du monde iranien. Espérons que de nouvelles découvertes viendront les préciser encore.

* Né en 1920 à Paris et actuellement professeur émérite à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Gilbert Lazard est l'un des plus éminents iranologues contemporains. Il est l'auteur de multiples travaux dont l'originalité et l'érudition ont contribué, pour une large part, à la promotion des études iraniennes et persanes en Amérique et en Europe — en France en particulier. Nous lui sommes également redevables de la formation de nombreux étudiants iraniens qui, à leur retour de France, ont conquis les grades universitaires les plus élevés en Iran.

Le professeur Lazard compte à son actif plusieurs ouvrages, ainsi que plus d'une centaine d'articles sur la langue, la philologie, la littérature persanes, et la linguistique générale, la linguistique irano-aryenne, etc. parus notamment dans

le *Journal Asiatique*, *Studia Iranica*, *Sokhan*, *Encyclopédie de la Pléiade*, *Bulletin de la Société de Linguistique*, *Folia Linguistica*, *Encyclopédie de L'Islam*, etc. Nous ne mentionnons ici que ses principaux ouvrages:

- 1- *Grammaire du persan contemporain*, Paris, Klincksieck, 1957, X+299p.
- 2- Omar Khayyâm, *Quatrains*, traduits par C. Anet et Mirza Mohammad, nouvelle édition revue, augmentée et accompagnée d'une étude par G.L., Paris, Club des Libraires de France, 1975.
- 3- *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Paris, Klincksieck, 1963, 535 p. (thèse principale de doctorat ès lettres).
- 4- *Les premiers poètes persans*, fragments rassemblés, édités et traduits, Paris-Téhéran, A. Maisonneuve, 1964, 2 volumes (thèse complémentaire).
- 5- Z. Safâ, *Anthologie de la poésie persane (XIe-XXe siècles)*, textes choisis par Z. Safâ, traduits par G. Lazard, R. Lescot et H. Massé, Paris, (Collection UNESCO d'œuvres représentatives), Gallimard, 1964, 424 p.
- 6- Ferdowsi, *Le Livre des Rois* traduit par J. Mohl, extraits choisis et revus par G.L., Paris, Sindbad, 1979, 310p. (Collection UNESCO d'œuvres représentatives).
- 7- Omar Khayyam, *Robâïat*, transcription poétique de J. Gaucheron d'après la traduction littérale de G.L., Paris, Editeurs français réunis, 1979, 101p., petit in-16.
- 8- *Nouvelles persanes: l'Iran d'aujourd'hui évoqué par ses écrivains*, choix de textes, traduction et présentation par G.L., Paris, Phébus, 1980, 269p.
- 9- *Dictionnaire persan-français*, en coll. avec M. Ghavam-Nejad, Leyden, E. J. Brill (sous presse).